

Silius-Edito



N°61. Septembre 2025

Sommaire.

*Détour en Charente. Châteauneuf-Sur-Charente. Les logis du centre historique.

*Voyage à travers les arts. Florence, la Sainte Trinité de Masaccio.

*Découverte. San Michele in Foro, la perle romane de Lucca.

*Smooky & Cie.



Détour en Charente. Châteauneuf-Sur-Charente. Les logis du centre historique.



Le Ranclaud

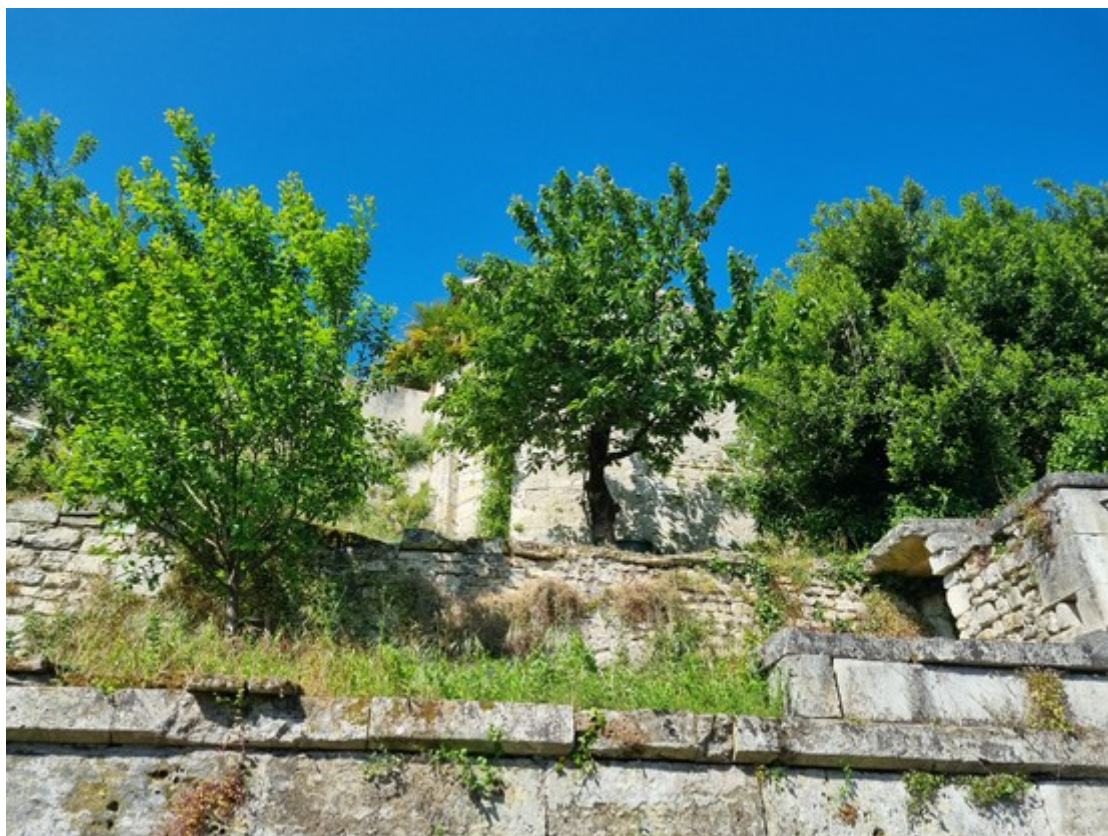
La ville de Châteauneuf, le croirez-vous, doit son nom à un château neuf. Ce qui pourrait indiquer qu'il y avait, avant l'existence de celui-ci, un château vieux. En effet, depuis l'Antiquité, une agglomération s'étire sur les bords de la Charente en ces lieux, et vraisemblablement à cette époque, sur la rive Nord plutôt que sur la rive Sud comme aujourd'hui. Sur une île dénommée Calais au XVIème siècle par l'historien François Corlieu, aurait existé une église avec baptistère dès le Vème siècle, puis une forteresse de bois dès les environs de l'an mille. À cette époque, la ville se nommait Berdeville ou Bardeville, et le château de bois appartenait aux comtes d'Angoulême.

En 1081, ce château de bois brûle complètement. Le comte Foulques fera alors édifier un château neuf, non plus sur l'île, mais sur une hauteur dominant autant la Charente que la ville actuelle. Le comte Guillaume V Taillefer poursuit les travaux de construction initiés par son père.

Le nouveau château, en pierre cette fois-ci, est une puissante forteresse qui possède, sur les pentes Nord, du côté de la Charente, trois niveaux de murailles. Une chapelle, peut-être dédiée à Notre-Dame (on y a trouvé au XIXème siècle, les restes d'une statue de la Vierge, datée du XVème siècle), possédait une abside à l'Est et deux croisillons de transept se terminant en forme d'abside, ce qui devait donner à l'ensemble de l'édifice une sorte de plan tréflé, comme on peut le voir encore aujourd'hui dans la chapelle castrale de Montmoreau. C'est du moins, ici, ce que laissent supposer les découvertes archéologiques. Cette chapelle devait servir autant aux châtelains qu'aux paroissiens de Châteauneuf, l'église Saint-Pierre étant jadis à l'extérieur de l'enceinte urbaine.

Le château fut maintes transformé, restauré, notamment à la suite de la guerre de cent ans. Le comte Jean de Valois y fit édifier une grande salle dite «Bazil». Le comte Charles de Valois, père de François Ier et Marguerite d'Angoulême, décéda dans ce château en 1496.

Déjà au XVIIIème siècle, le château de Châteauneuf, cédé en apanage au comte d'Artois (futur Charles X) mais délaissé, a en grande partie disparu. Vers la fin du XIXème siècle, des salles basses voûtées ont été repérées sous des maisons, entre les rues de Bel-Air et de la Fuie. Ce qui semble être les vestiges d'une abside, au niveau de l'ancienne chapelle, subsiste au dessus de cette dernière rue, et pourrait remonter à l'époque romane. Un bien maigre témoignage en vérité...



Vestiges de fondations du château et de sa chapelle, au-dessus de la rue de la Fuie

Mais s'il ne reste que peu de choses, hélas, de ce qui dut être un imposant château, de nombreux logis nobles anciens témoignent de l'importance historique de la ville.

Ces logis étaient possédés autant par des membres de la noblesse de robe ou de cloche, des magistrats par exemple, ayant parfois des titres voire des domaines en d'autres lieux (à Angoulême notamment), que par de riches bourgeois marchands. Certains de ces logis sont véritablement anciens et, sans être pour autant de grands hôtels particuliers, présentent une architecture digne d'intérêt. D'autres sont de somptueuses constructions, ou reconstructions, d'un style plutôt néo-classique, de la fin du XVIIIème ou du XIXème siècle, et présentent une élégante architecture.



Un logis avec tourelle d'escalier du XVIème ou XVIIème siècle. Un élégant hôtel du XIXème siècle

*Le logis de Barqueville.



Situé en face de l'église Saint-Pierre, à l'extrémité occidentale de la place, ce logis aurait été édifié à partir du XIV^{ème} siècle sur un terrain cédé par les comtes d'Angoulême. Réaménagé à plusieurs reprises au cours des siècles, il présente aujourd'hui des logis classiques qui s'articulent autour d'une cour centrale. Les murs extérieurs présentent en revanche des vestiges de fortifications qui pourraient remonter, du moins pour certaines, à la fin du Moyen-Âge. Tours et portails fortifiés avec portes piétonnes et cochères caractérisent les façades externes.

En 1445, Barqueville appartient à Jean Bompert, sieur de Puy Robert. En 1560, il est à Jean du Tillet, évêque de Saint-Brieuc puis de Meaux. En 1581, il appartient à Jacques Catrix, abbé commendataire de l'abbaye de la Tenaille, puis à son fils Henri en 1633...

Au XVIII^{ème} siècle, par acquisition, le logis appartient à Jean Fé de Boisragon, pour rester dans sa famille jusque dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. En 1870, Léon Fé, ancien maire de Châteauneuf, le cède à la ville pour la création d'un hôpital. Aujourd'hui, c'est toujours le siège d'un centre hospitalier, récemment restructuré, et donc les constructions modernes, hélas, si elles n'ont pas provoqué de démolitions notoires, forment un environnement immédiat qui dénature l'ensemble de la demeure historique sans que cela ne gêne qui que ce soit... Un beau portail surmonté d'un crénelage de fantaisie, situé à l'angle Nord-Ouest du domaine, a cependant été presque complètement détruit en plein XX^{ème} siècle.



*Le Ranclaud.



Le logis, situé à proximité immédiate de l'église, au Nord-Ouest, a parfois été identifié comme un ancien hospice ou une maladrerie. Mais rien n'atteste cette affirmation. Au XVIIIème siècle, il est la propriété de la famille Desbordes du Ranclaud qui le possède encore après la Révolution française. L'ensemble est constitué d'un porche avec porte piétonne et porte cochère ouvrant sur une cour autour de laquelle s'articulent plusieurs bâtiments. Sur la droite de cet espace, une belle galerie fait le lien entre le corps de logis oriental et le corps de logis principal situé au fond de la cour. Parfaitement entretenu, le Ranclaud est toujours un édifice privé, qui conserve une belle architecture datée du XVIème siècle (corps de logis principal) avec des remaniements de la période classique, la galerie datant vraisemblablement du XVIIIème siècle.



***Le Tillet.**

Le logis du Tillet dépendait à l'origine du domaine, aujourd'hui disparu, d'Étaules. Il fut propriété à la fin du XV^{ème} siècle de Hélié Du Tillet, clerc, garde du scel de Châteauneuf en 1488, puis maire d'Angoulême en 1502 – 1503. C'est de cette époque que date la chapelle qui subsiste actuellement, de style gothique tardif. Le Logis quant à lui, a subsisté jusqu'au XIX^{ème} siècle. Hélié du Tillet est le premier possesseur du logis à être connu. Son fils Jean est secrétaire du roi et son greffier au parlement de Paris. La famille réside alors surtout à Angoulême. Frère de Jean, Louis du Tillet, est chanoine à Angoulême, curé de Claix, prieur de Bouteville puis abbé de Bassac. Il est ami du réformateur Jean Calvin, qu'il héberge dans sa maison d'Angoulême en 1534 – 1535. Par acquisition ou par alliance, le logis passe ensuite de main en main, dès la fin du XVI^{ème} siècle: Jean des Ages seigneur de Macqueville, François de La Rochefoucauld d'Orbé, Raymond de Forgues, baron de La Rochandry à partir de 1608, François Redon de Neuillac, Antoine Leviste puis Guillot de La Puisade, famille qui le garde pendant tout le XVIII^{ème} siècle jusqu'à la Révolution. Le logis est finalement démoli au XIX^{ème} siècle pour laisser place à une vaste et moderne demeure édifiée par André Durieux, notaire à Châteauneuf. Seule subsiste la petite chapelle édifiée par Hélié du Tillet, du XV^{ème} siècle, avec ses voûtes encore gothiques. Sa porte d'entrée, latérale, ainsi que les remplacements des fenêtres ont été en revanche refaits au XIX^{ème} siècle. Cette chapelle est encore privée aujourd'hui, et elle est à peine identifiable, derrière les murs délimitant la propriété, depuis la rue de l'église.



A côté du logis du XIX^{ème} siècle, l'ancienne chapelle du Tillet est au fond derrière la végétation

***Marchadier.**

Situé rue Aristide Briand, un peu à l'écart du centre historique bien qu'à l'intérieur de l'ancien périmètre des murs urbains, le logis de Marchadier est constitué de deux corps de bâtiments en retour d'équerre, datés du XVIII^{ème} siècle. De grandes fenêtres à meneaux et traverses s'alignent sur les deux grandes façades donnant sur la cour. Une galerie s'ouvre au dernier niveau de chacune de ces deux façades, dans le style d'une loggia Renaissance.

Les deux logis sont reliés par une petite construction du XIX^{ème} siècle. L'histoire ancienne du logis de Marchadier reste peu connue, son nom actuel étant celui de la famille qui le posséda entre la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle, et dont l'un des membres, René Marchadier, fut membre titulaire de la Société Archéologique et Historique de la Charente, auteur de plusieurs communications sur les travaux d'archéologie réalisés dans les environs de Châteauneuf.



D'autres logis, moins perceptibles car plus discrets ou grandement remaniés, subsistent au moins en partie dans la ville, tel Celui de La Voûture, dit aussi de Gademoulin, mentionné dès 1415, qui conserve une tour polygonale d'escalier du XV^{ème} siècle, très transformée, ou l'hôtel de Maumont, des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles...

D'autres logis sont liés au prieuré ou religieux. Ainsi, au Nord-Est du chevet de l'église Saint-Pierre, subsiste le logis dit du prieuré. En réalité, le prieuré lui-même était au Sud de l'église. Mais ce logis, qui lui était lié, devait être, vraisemblablement, le logis du prieur. Sa façade Nord, sur la rue, date encore du XII^{ème} siècle, avec des ouvertures plus récentes. Une porte, surmontée d'un fronton triangulaire d'aspect classique semble dater de la période Renaissance. À l'arrière de cette porte aujourd'hui murée se trouvent des salles voûtées, d'origine romane, intégrées dans des constructions plus récentes. Au XIX^{ème}, le logis a failli disparaître complètement, en vue du dégagement complet du périmètre de l'église. Heureusement, sa démolition, votée par le Conseil municipal de Châteauneuf, ne fut pas complète, et le logis fut acquis par un vigneron vers 1882.



Les Minimes.

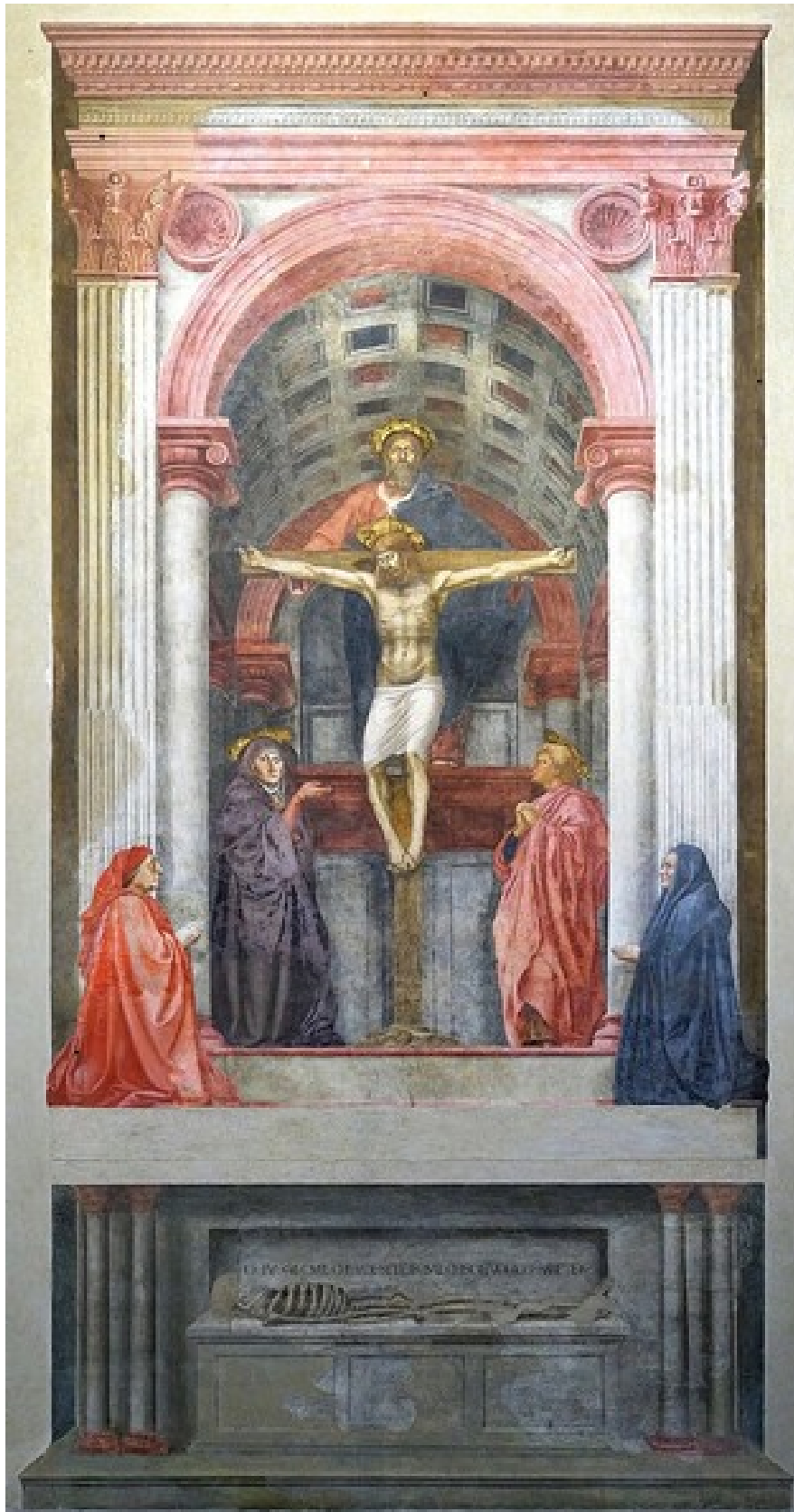
Au Nord de la place des Minimes subsiste un élément insolite d'un ancien couvent, une imposante tour octogonale surmontée d'une terrasse avec balustrade, accostée d'une tourelle permettant d'accéder à cette dernière. Il s'agit là du dernier vestige visible de l'ancien couvent des Minimes, du XVII^{ème} siècle. Le curé Étienne Bastaret fonda le 26 Septembre 1619, ce couvent pour soigner les pauvres et les malades, l'hospice, l'aumônerie et la maladrerie, d'origines médiévales ayant été ruinés lors des guerres de religion. Les religieux arrivèrent à Châteauneuf le 1^{er} Mai 1620. Leur logement situé à l'emplacement de l'actuelle rue Richard, était desservi par un grand escalier logeant dans la tour subsistant aujourd'hui, et qui domine les maisons avoisinantes. La première pierre de leur chapelle, dédiée à Saint-François de Paule, fut posée le 22 Juillet 1625 et ouverte le 2 Avril 1631. Elle fut aussitôt agrandie par la suite grâce à des dons du roi Louis XIII, et consacrée le 2 Juin 1638 par Monseigneur Du Perron, évêque d'Angoulême. En 1658, on remplaça le premier sanctuaire par une chapelle terminale dédiée à Notre-Dame, séparée de la nef par un jubé en 1659. La consécration définitive de l'édifice eut lieu en 1665. Une restauration eut lieu en 1704 et des chapelles latérales furent progressivement édifiées. Mais le couvent ferma définitivement ses portes sous la Révolution française et tous les bâtiments, ainsi que la chapelle, furent complètement détruits. Seule subsiste cette imposante tour octogonale qui domine la place des Minimes et semble provenir d'une grande maison noble.



D'autres édifices nobles existent au-delà du centre historique, tels La Beuve, Boisragon, Chassors, Chez Delaisse, Fontbelle, Hauteroche, Le Marquisat, Longeville...

Ainsi, la petite ville de Châteauneuf-Sur-Charente peut-elle se vanter de posséder, pour illustrer sa riche histoire, un beau patrimoine qui dépasse la seule église Saint-Pierre, à la remarquable façade romane. Les logis nobles, comme les canaux utilisés jadis par les tanneurs, contribuent à forger un ensemble plutôt remarquable, quoique très méconnu, pouvant être le but d'une très agréable et passionnante déambulation...

Voyage à travers les arts. La Sainte Trinité de Masaccio à Florence: un chef-d'œuvre très secret.



Œuvre plutôt discrète du grand Masaccio, à l'intérieur de l'église florentine de Santa Maria Novella, la Trinité représente une étape primordiale dans l'évolution de la peinture à l'époque de la première Renaissance italienne du XVème siècle, le Quattrocento.

C'est une véritable révolution artistique qui se déroule à Florence à partir des années 1420. L'artiste Filippo Brunelleschi, créateur de la sublime coupole de la cathédrale Santa Maria del Fiore, développe la pratique dans le dessin, de la perspective dite linéaire. Mais c'est Léon Batista Alberti qui la théorise en 1435. Entre ces deux dates, vraisemblablement vers 1427, Masaccio peint la fresque de la Sainte Trinité dans l'église Santa Maria Novella, toujours à Florence. C'est la première œuvre artistique picturale à intégrer les nouvelles règles de cette perspective qui allait révolutionner l'art et dominer le dessin et toute la peinture occidentale jusqu'à nos jours et ce, malgré les révolutions cubistes ou futuristes du début du XXème siècle. La date précise de réalisation de cette peinture reste incertaine, mais on pense qu'elle a été peinte après la réalisation des fresques de la chapelle Brancacci dans l'église du Carmine, en 1427, et avant le départ de l'artiste pour Rome en 1428 où il décède à l'âge de vingt-huit ans.

Tommaso di Giovanni Cassai (1401 - 1428), dit Masaccio, est considéré par certains comme le premier peintre véritable de la Renaissance, du moins l'un des premiers parmi d'autres artistes tel Masolino da Panicale son contemporain, avec qui il avait peint à la chapelle Brancacci. Son inspiration se trouve chez le peintre Giotto, mais surtout chez le sculpteur Donatello, pour la prestance presque sculpturale des personnages notamment. Mais Masaccio intègre pour la première fois dans cette Sainte Trinité toute une composition monumentale, centrée sur la règle de la perspective, qui signera son style propre. De nombreux artistes s'inspireront voire copieront certaines scènes ornant la chapelle Brancacci, mais pour la Trinité, personne ne pourra véritablement la reproduire même si certains essaieront de s'en inspirer, tel Buggiano, le fils de Brunelleschi, dans la ville de Pescia, quelques années plus tard.

La fresque se situe sur la paroi de la troisième travée de la nef gauche de l'église Santa Maria Novella. Admirée par Vasari, celui-ci pourtant, en 1570, obligé de répondre à une commande, la recouvre d'une toile peinte intégrée dans un autel de style maniériste. Ainsi, l'une des peintures les plus importantes pour l'histoire de l'art est-elle cachée et ignorée pendant plus de trois siècles. Redécouverte au XIXème siècle lors du réaménagement de l'intérieur de l'église, elle est détachée en 1860 de sa paroi d'origine pour être replacée sur le revers de la façade principale de l'église. Elle est restaurée en 1950 par Leonetto Tintori, pour être finalement transférée à nouveau sur son lieu d'origine. Ces travaux, aussi nuisibles puissent-ils être pour une telle œuvre d'art, montrent cependant la maîtrise que l'on a déjà, dès le XIXème siècle, de la restauration, et notamment du détachement d'une fresque de sa paroi, par les peintres et restaurateurs italiens à une époque que l'on peut considérer comme particulièrement précoce pour ces techniques de restauration.

La composition de la Trinité s'articule dans une architecture feinte donnant l'illusion d'une certaine profondeur, même si l'œuvre a été peinte sur une surface plane. Les personnages, disposés dans une structure pyramidale, sont placés dans une sorte de grande niche à l'aspect d'un arc triomphal qui apparaît dans une parfaite perspective et semble s'enfoncer dans le mur. Deux pilastres cannelés à chapiteaux corinthiens sont surmontés d'un entablement classique, et encadrent l'arc composé de colonnes à chapiteaux d'ordre ionique. La voûte plein cintre et à caissons de l'arc fait une référence directe à l'architecture antique. L'ensemble architectural peint semble presque réel. L'aspect réaliste est renforcé par la justesse de l'anatomie des personnages, de leurs traits de visage, ainsi que par les jeux d'ombres et de lumières renforçant le relief. Ces effets de contraste accentuent les silhouettes des personnages ainsi que la profondeur.



À la base de la fresque est représenté un sarcophage sur lequel est allongé un squelette, semblant prononcer la sentence rédigée au-dessus de lui, en vieil italien: « Je fus jadis ce que vous êtes, et ce que je suis, vous le serez ».

Au-dessus du sarcophage faisant le lien entre le monde réel des spectateurs et la sainte scène, apparaissent les donateurs agenouillés devant les pilastres cannelés de l'arc triomphal. À l'intérieur de l'arc, à la gauche de la croix du Christ, la Vierge Marie regarde les spectateurs. Son visage, contrairement à l'habitude que l'on avait alors de la représenter jeune, est celui d'une femme d'un certain âge, comme cela était le cas lors de la crucifixion de Jésus. Cela apporte encore un peu plus de réalisme à la scène peinte. À la droite de la croix, Saint-Jean lève les yeux vers le Christ crucifié. Le jeu des regards des deux saints personnages guide celui des spectateurs vers le visage du Christ et de la Trinité. Celle-ci est réunie dans un espace réduit au centre de la composition. Entre le visage du Christ et celui de son père, la colombe du Saint-Esprit apparaît comme formant le col du vêtement de Dieu.



Pour créer l'illusion d'une parfaite réalité, Masaccio emploie la technique, alors révolutionnaire, de la perspective monofocale. Toutes les lignes qui devraient être parallèles dans le réel forment des lignes de fuite qui se rencontrent en un point unique, à hauteur de regard, au pied de la croix. En suivant cette perspective, il faut donc baisser les yeux pour observer le sarcophage et le squelette, et les lever vers les saints personnages.

Massacio a peint cet ouvrage avec la technique de la fresque, a fresco, mais a achevé certains points de détails, à la fin du travail, a secco. La réalisation de l'ensemble a duré peu de temps, moins de deux mois, et a été réparti sur 28 giornate (journées) que les études approfondies ont permis de révéler. C'est un temps relativement court pour l'exécution d'une peinture révolutionnaire, qui aura demandé à son auteur une parfaite maîtrise de la perspective pour pouvoir l'appliquer ici magistralement pour la première fois dans l'histoire de la peinture occidentale...

San Michele in Foro, la perle romane de Lucca.



Lucca, en Toscane, est en tout point une ville sublime, un concentré d'art qui accumule des merveilles à chaque coin de rue témoignant de plus de deux mille ans d'histoire. Tous les styles architecturaux s'y affichent de manière à chaque fois remarquable. Pourtant moins fameuse que ses incontournables voisines que sont Pise et Florence, elle offre des paysages artistiques uniques et souvent impressionnants.

La ville a vraisemblablement des origines celto-ligures mais connaît un important développement surtout à partir de l'époque romaine. Depuis, au fur et à mesure de son expansion au cours des temps, l'agglomération s'est munie d'une enceinte fortifiée à plusieurs époques, chacune d'entre elles protégeant une superficie à chaque fois plus vaste que celle protégée par l'enceinte précédente. Mais chaque fortification, romaine, médiévale ou Renaissance, a laissé une forte empreinte et des vestiges remarquables. La plus récente de ces fortifications, de l'époque Renaissance, s'étire sur plus de quatre kilomètres, et du haut de ses puissantes murailles, un boulevard aujourd'hui aménagé en promenade verdoyante offre des panoramas sublimes sur les toits de la ville historique. En multitude, les tours et les clochers ponctuent la vue: la cathédrale San Martino, la basilique San Frediano, la tour des Guinigi... Autant de sommets qui témoignent de la richesse passée de Lucca, longtemps restée la capitale d'une république qui résista en demeurant indépendante face aux puissances voisines, y compris face au Grand-Duché de Toscane.

Le passé romain a laissé, outre d'imposants vestiges tels ceux de l'amphithéâtre réaménagé en l'une des places les plus étonnantes, une part importante de sa voirie avec son tracé orthogonal. Au cœur de l'ancienne cité antique qui occupe presque tout le secteur occidental de Lucca, l'ancien forum est encore aujourd'hui l'une des places principales de la ville. Mais si, paradoxalement, cette place n'a pas conservé de monuments témoins de son passé antique, son souvenir demeure dans le nom de ce qui en est, depuis l'époque romaine, son monument le plus important, l'église San Michele in Foro.

L'ancien forum est aujourd'hui dénommé Piazza San Michele. La belle église romane qui lui a donné son nom actuel a été érigée à partir de 1070 à l'emplacement d'un édifice religieux plus ancien, de la fin du VIII^{ème} siècle. Depuis le XI^{ème} siècle, le monument a été plusieurs fois transformé, mais il conserve toutefois une allure générale romane aboutie aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, bien que des travaux se poursuivront jusqu'en 1383. Pourtant, l'église, du moins le projet original roman, reste inachevé: La nef centrale centrale n'a jamais eu l'élévation qui aurait du atteindre celle de la façade occidentale.



Malgré cela, l'église possède une remarquable unité stylistique et un équilibre sublime qui masquent totalement l'effet d'inachèvement. Sa parure artistique l'emporte sur ce qui aurait pu apparaître comme un manque...



La façade occidentale est considérée comme l'une des plus belles réalisations romanes de la région. Datant essentiellement des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, elle se présente comme une façade écran composée d'un total de cinq niveaux d'arcatures, selon le modèle du roman pisan. Le premier niveau est constitué d'arcades aveugles alors que les niveaux supérieurs présentent des arcades ouvrant sur des galeries, formant ainsi des loggias. Le deuxième et le troisième niveaux ouvrent sur des fenêtres géminées. Quant au quatrième ou avant dernier niveau de la façade, à la largeur réduite car correspondant aux dimensions de la nef centrale à l'intérieur, il présente une petite rosace qui en réalité n'apporte aucun éclairage dans l'église dans la mesure où, à l'arrière de cette partie haute de la façade, la nef n'a jamais possédé cette élévation puisqu' inachevée.



Les colonnes de la façade présentent une incroyable variété de conceptions: colonnes entrelacées ou constituées d'empilements de personnages ou animaux sculptés, polychromes par l'usage de différents marbres... Cette caractéristique fait de la façade de San Michele l'un des fleurons du roman de Toscane. Si la structure générale fait surtout référence au roman pisan, la polychromie, surtout celle qui marque les arcs des galeries au-dessus des colonnes, évoquent en revanche une inspiration pistoiese (de Pistoia). La richesse ornementale pousse le détail jusqu'à la dense sculpture ornant les écoinçons au-dessus des arcs et sous les corniches séparant les différents niveaux. C'est une véritable dentelle de pierre qui pare ce sublime frontispice, l'un des plus riches de la région. Cette façade est parfois attribuée à un architecte lombard, Guidetto da Como, qui a également œuvré à la cathédrale San Martino à proximité.



Au-dessus des chapiteaux parés de décors végétaux et animaliers de la galerie du premier étage, se trouvent des têtes sculptées. Certaines de ces figures ont été refaites au XIX^{ème} siècle, en 1866, durant la restauration générale du monument exécutée par l'architecte Giuseppe Pardini de 1849 à 1876. La restauration a alors placé les visages de contemporains célèbres tels Pie IX, Napoléon III, le roi Victor-Emmanuel II et Camillo Benso comte de Cavour.

L'élan vertical du sommet de la façade, avec ses deux derniers niveaux de galeries, est parfois considéré à Lucca comme un signe annonçant le style gothique. Il est certain que les anges disposés aux deux extrémités du pignon sont plutôt gothiques, comme le sont les petits pinacles sur lesquels ils sont posés. Au centre du pignon, trône la statue de l'archange Michel, vainqueur du mal figuré sous la forme d'un dragon aux pieds du saint personnage. La statue du patron de l'église mesure quatre mètres de haut.

À l'extrémité Sud de la galerie du premier niveau d'arcades, à l'angle de la façade, est une belle statue de la Vierge Marie à l'Enfant, une copie en réalité, la statue originale étant désormais à l'intérieur de l'église. Cette Madone est l'œuvre de l'artiste Matteo Cividali, le Michel-Ange local, entre autres architecte et sculpteur... Réalisée en 1480, cette statue de la Madonna Salutis Portus célèbre la fin de la peste de 1476.



La conception d'arcatures se prolonge sur les parois latérales de l'église, sur deux niveaux, le premier constitué de hautes arcades aveugles, le second de petites arcades ouvrant comme sur la façade sur une loggia. Ainsi, ces arcatures ne se limitant pas à la seule façade occidentale, cernent l'ensemble du monument lui conférant une superbe unité générale.



Posé sur le croisillon Sud de l'église, le clocher à plusieurs niveaux d'arcatures présente la particularité d'avoir un plan rectangulaire plutôt que carré. Cette curiosité est due au fait que la tour épouse les dimensions du croisillon sur lequel il est posé. À l'origine, le couronnement de ce campanile des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles était formé d'un crénelage, comme on en observe beaucoup au sommet des clochers de la région de Lucca (le clocher de la cathédrale lui-même). Au XVIII^{ème} siècle fut apporté le couronnement actuel avec toiture à tuiles en remplacement du crénelage.

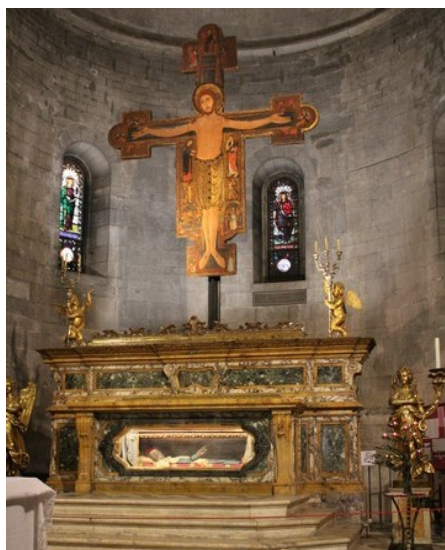
Au-delà du clocher, les arcatures se poursuivent autour de l'abside et, au moins pour les arcades aveugles du rez-de-chaussée, autour des croisillons du transept.



L'intérieur présente une nef séparée de ses collatéraux par des colonnes surmontées de chapiteaux composites à l'aspect antiquisant. Ces derniers seraient vraisemblablement des réemplois d'édifices précédents. La voûte d'arêtes date de la première moitié du XVI^{ème} siècle (vers 1500 – 1512). Conçue par l'architecte Francesco Marti, elle remplace un plafond de bois qui était situé à un niveau légèrement plus élevé. Entre la voûte et la charpente de la nef, subsistent des traces de fresques médiévales. Si l'ensemble ornemental de l'intérieur de l'église est plutôt, contrairement à l'extérieur, il faut supposer que des fresques recouvraient à l'origine les murs internes de l'édifice...



Le chœur est couvert d'une voûte en cul de four. Sur le pilier de gauche de l'arc triomphal marquant l'entrée de ce sanctuaire, est écrite la date de 1143, année peut-être de la consécration de l'église. Sous l'arc triomphal était autrefois suspendue un Crucifix de bois peint de la fin du XII^{ème} ou du début du XIII^{ème} siècle, et dont l'image en bas-relief du Christ est en stuc peint. Il s'agit d'une création d'une école lucchese. Ce Crucifix plusieurs fois déplacé fut un temps dans le collatéral Nord mais se trouve désormais au-dessus du maître-autel.



Sous ce même maître-autel, dans un cercueil de verre, repose San Davino Armeno, pèlerin arménien de la première moitié du XI^{ème} siècle qui, faisant route pour Rome et Jérusalem, fit une halte à Lucca, où il mourut finalement le 3 Juin 1050. Parce que l'on attribua des guérisons miraculeuses à sa dépouille, il fut canonisé en 1159 par le pape Alexandre III.

Malgré cette sobriété dans son allure générale, l'intérieur de l'église est riche d'œuvres d'art. Ainsi, à l'angle gauche après l'entrée se trouve la statue originale de la Madone à l'Enfant de Matteo Cividali. De nombreuses toiles, de la période Renaissance essentiellement, ornent les collatéraux. Dans le collatéral de droite notamment, est l'autel de Santa Lucia du XVIème siècle. La statue en terre cuite peinte de la sainte apparaît dans une niche de la partie supérieure de l'autel, tandis qu'au-dessus se trouve une belle faïence d'Andrea della Robbia représentant une Vierge à l'Enfant.



Autel de Santa Lucia et peinture de Filippino Lippi

Dans le transept de droite est une œuvre de jeunesse de Filppino Lippi, une toile figurant les saints Rocco, Sebastiano, Girolamo et Elena. Parmi tous les artistes présents dans cette église, plusieurs sont de Lucca (Paolo Guidotti pour la peinture de la Madone à l'Enfant entre Saint Laurent et Saint Jean-Baptiste, Pietro Paolino pour le martyre de Saint-André...).

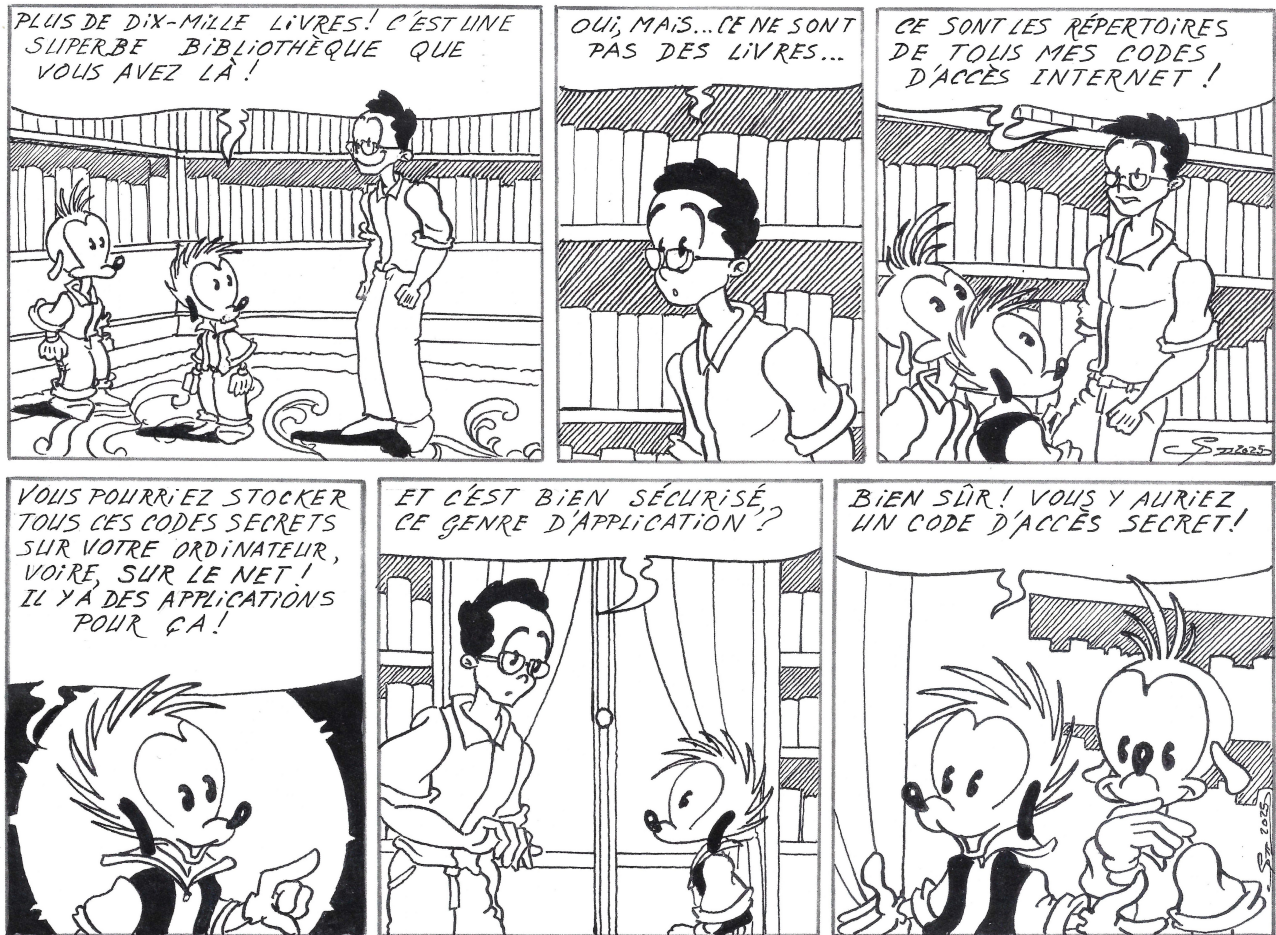




Composé de beaux marbres blancs de la voisine Carrare, l'église de San Michele est un bijou de l'architecture romane trônant sur l'ancien forum romain, dont elle est le principal monument. Sa blancheur, malgré les quelques marbres colorés de certaines colonnes de la façade, tranche de manière lumineuse avec les maisons joliment colorées qui ceinturent la place. Ce monument remarquable dont la découverte est indispensable pour les amoureux de la Toscane et de l'art roman, est flanquée de la statue d'un personnage emblématique: Francesco Burlamacchi, du sculpteur Ulisse Cambi (1863). Politicien de Lucca au XVIème siècle, Francesco Burlamacchi, voyant les pouvoirs grandissants du pape et de l'empereur germanique sur les territoires italiens, ainsi que du grand duché de Toscane, œuvra non seulement pour libérer Pise de la domination florentine, mais aussi pour la création d'une grande confédération pour lutter contre les puissances étrangères. Arrêté et condamné à mort, il fut décapité à l'âge de quarante-neuf ans, accusé de complotisme. En 1859, il fut reconnu par la jeune Italie, premier martyr de l'unité nationale...



Smooky & Cie



Silvio Pianezzola ©Août 2025 – Silius-Artis.com ©2025



SILIUS-ARTIS.COM